

# ROCHE-FONTAINE

---

## LEGENDE DE SAINTE DIÉTRINE SUR SAINT-GERMAIN-DES-CHAMPS

---

1. *Prélude.* — Courtépée, parlant de Saint-Germain-des-Champs (1775), fait mention d'une roche située au milieu des bois, d'une eau qui se trouve dans le creux de cette roche et qu'on vient chercher pour les dartres. D'un autre côté, dans son livre de l'Avalonnais, Victor Petit écrivait en 1870 : « Il se faisait « jadis, à *Vaupître*, un pèlerinage en l'honneur de « sainte *Diétrine*, contre les dartres. Les pèlerins se « rendent encore à une roche de granite, qui dans « une cavité oblongue, conserve de l'eau, après les « temps de pluie, et à laquelle on attribue la propriété « de guérir les diètres, c'est-à-dire les dartres. » Cette roche, sorte d'auge naturelle, peu profonde, a joui effectivement d'une certaine célébrité régionale pendant des siècles indéterminés, antérieurs très probablement au christianisme, et le nom de Vaupître, Valpêtre au xvii<sup>e</sup> siècle, viendrait vraisemblablement de cette roche. C'est comme si l'on eût dit : vau ou vallée de la Pierre dont tout le monde parle.

2. *Situation.* — Le monolithe, surmonté d'une vasque, git dans un enfoncement du bois du Réchat, à 800 mètres au sud du premier Vaupître. Du reste, les habitants de la ferme sont heureux d'indiquer l'emplacement du rocher.

3. *Aspect.* — Vue du haut de la petite *Butte-aux-Blaireaux* qui domine à pic le vallon, étendue au milieu de blocs de gneiss porphyroïde renversés, éparpillés, notre roche semble une gigantesque tombe couchée au milieu d'autres tombeaux plus modestes, et, mieux encore, une colossale amande de pierre, polie par les siècles. Elle mesure 5 mètres de longueur, 2<sup>m</sup> 50 de largeur et 0<sup>m</sup> 90 de hauteur, hors de terre. Sur le dos de cette amande s'ouvre une excavation de 2 mètres de long, sur une largeur d'un mètre et une profondeur de 0<sup>m</sup> 25, à l'endroit le plus creux. Le bassin peut contenir une centaine de litres. Ce creux semble provenir de l'emboîtement d'une roche convexe, renversée de son piédestal. Quant à l'eau du récipient, elle est due à la pluie et aux rosées très abondantes dans l'humide et froid vallon. Comme le bassin se trouve abrité par de grands arbres, il n'est pas étonnant qu'il conserve son liquide toute l'année, excepté pendant les sécheresses prolongées.

4. *Historique.* — Ces aüges naturelles ne sont point rares en Morvan, où on les désigne sous le nom de fontaines de rochers ; mais elles ne sont pas aussi belles que la nôtre. La Roche-en-Breny possède également une fontaine sainte Diétrine. Dès les temps les plus reculés, les indigènes, supposant une attention providentielle dans le creusement de ces réservoirs, se plurent à leur accorder une vertu curative des maladies les plus communes : maux d'yeux, rhumatismes, dartres et autres affections épidémiques. Ces dernières, très fréquentes au moyen-âge par suite de l'usage de vêtements de laine, surtout de peaux de bêtes, insuffisamment renouvelées, et de l'oubli des

bains si chers à l'hygiène grecque et romaine, n'épargnaient guère, et pour les mêmes raisons, les Gaulois et les Celtes. Vu la difficulté de guérir les dartres profondes ou issues d'une constitution débilitée, on comprend avec quel empressement les malades de tous les siècles ont dû chercher leur salut dans les moyens naturels et surnaturels.

Le culte des fontaines, des fontaines curatives surtout, était si implanté dans les mœurs païennes, que jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, les conciles, les évêques ne cessèrent de s'élever contre les pratiques idolâtriques auxquelles elles donnaient lieu. Voici ce qu'on lit dans les canons du concile d'Arles, en 452 :

« Nous défendons à tous les chrétiens de révéler  
« des arbres, des pierres, des fontaines ; d'allumer  
« devant ces objets des flambeaux... »

Dans le synode d'Auxerre, en 582 : « Il est défendu  
« d'acquiescer des vœux aux fontaines... »

Dans le recueil des sermons de saint Eloi, par saint Ouen, vers 651 : « Il est défendu d'invoquer les  
« génies (nymphe, naïades) ; les divinités païennes  
« (Diane et autres) ; de suspendre au cou des hommes  
« et des animaux des amulettes ; d'allumer des bou-  
« gies devant des pierres ; de faire attention au vol,  
« au chant des oiseaux ; de faire des enchantements  
« à l'aide d'herbages ; d'attacher des bandelettes dia-  
« boliques aux arbres, aux bords des fontaines, *pour*  
« recevoir la guérison, etc., etc. »

Pour recevoir la guérison, tel était fréquemment le but de ce culte des fontaines, de la nôtre en particulier.

Comme notre réservoir se trouvait l'un des mieux faits, des mieux situés, des plus imposants du Morvan,

nul doute que les vieux pasteurs et chasseurs celtes, dont le cimetière, sous forme de tumulus collectif, a été découvert dans le bois voisin, les *Chagnis*, en 1904, n'aient connu, recherché, glorifié notre fontaine, précédant nos pères ; nul doute que les Druides, grands guérisseurs à l'aide de procédés peu scientifiques et peu coûteux, n'aient salué dans notre vasque une station médicale, hantée de génies bienveillants, et contribué au développement de ce culte demeuré si vivace jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Du reste, les païens nous ont transmis bien d'autres pratiques superstitieuses : la croyance aux fées ou druidesses, aux sorciers et sorcières, aux sortilèges, maléfiques et devins ; l'observation de certains jours ; la pratique des masques ; les feux de joie ou des brandons, souvenirs des Lupercales, des fêtes de Cérès, etc.

Pour éviter les anathèmes de l'Eglise et sembler procéder avec un semblant d'orthodoxie, tout en conservant la croyance aux propriétés merveilleuses des fontaines de rochers, les populations se mirent à leur donner un nom en harmonie avec le christianisme et à les placer sous la protection de saints et de saintes. C'était une manière de transformer le culte païen et de faire cesser le scandale des pèlerinages idolâtriques. Excellente était l'occasion de faire un bon choix de saints et de saintes, comme il arriva pour le choix des patrons des paroisses. Peut-être a-t-on agi de la sorte dans les premiers siècles ; en tout cas, certainement, la chose aurait eu lieu de cette manière, si l'Eglise eût été consultée. Mais il s'agissait de dévotions populaires, et c'est le peuple qui choisissait les protecteurs de ces cultes particuliers, comme il arriva à certaines corporations du moyen-

âge. Or, maintes et maintes fois, il advint, surtout aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles, qu'on préféra les traits d'esprit au sérieux et que par un reste de sel gaulois, on choisit pour protecteurs des saints dont le nom prête à une équivoque, à un gros rire, disons le mot, à un calembour.

Ainsi, on invoquait sainte *Claire* dans les affections des yeux.

Saint *Nabo* dans le rachitisme et le nouement des enfants.

Saint *Fort* dans la faiblesse.

Saint *Langui* dans la convalescence.

Saint *Loup* dans la peur.

Saint *Aignan* contre la teigne.

Saint *Jean* devant la porte latine devint le patron de certains vigneron, parce que ces derniers portent la *tine* (1).

Saint *Vincent* devint le patron des autres viticulteurs, parce qu'il est question de *vin* dans son nom.

A cause de son nom également, sainte *Barbe* fut revendiquée par les sapeurs, les artilleurs, les pompiers.

Sainte *Anne*, pour avoir enfanté le plus beau des chefs-d'œuvre humains, fut choisie pour patronne des ébénistes et des menuisiers qui, avant d'obtenir le titre de maîtres, devaient avoir produit un chef-d'œuvre dans leur profession.

C'est fort, mais à propos de notre fontaine, c'est plus fort encore.

Comme on ne trouvait pas de nom au catalogue

(1) Saint Jean devant la *Porte Latine* fut aussi choisi comme patron des éditeurs et des libraires, parce qu'il est censé, comme eux, ouvrir *cette porte* aux étudiants.

des saints, en harmonie avec les propriétés curatives des eaux de la fontaine de Vaupitre, on en fabriqua un : sainte Diétrine, ou Diétrice, totalement inconnue des hagiographes et dont le nom patois signifie guérisseuse de dartres, en patois diètres. C'est humiliant, mais ce ne fut nullement l'œuvre de l'Eglise, pas plus que la légende ou conte sur sainte Diétrine, traditionnellement gravée dans la mémoire de tous les vieillards. Cette élucubration a dû être imaginée durant les longues soirées du temps jadis, où les veilleurs renchérissaient les uns sur les autres, dans les récits étonnants, ou renchérissaient sur eux-mêmes du jour au lendemain. C'était raconté, écouté avec intérêt, comme tout ce qui touche au drame, et si certains hochaient de la tête en signe de doute et de dénégation, les autres, à force de raconter ou d'entendre, finissaient par en croire quelque chose.

Voici cette légende de sainte Diétrine de Vaupitre :

« C'était une pieuse bergère des premiers siècles,  
« native des fermes des environs. Poursuivie un jour  
« par des chasseurs peu chastes, elle conjura dans sa  
« fuite la roche-fontaine de s'entrouvrir et de lui  
« donner asile. Soudain, la roche s'était séparée,  
« présentant à l'intérieur une cavité suffisante.  
« Diétrine s'y était blottie et endormie du sommeil  
« de la mort. La roche s'était refermée et la sainte  
« bergère reposait dans la masse granitique, comme  
« dans un sarcophage ou tombeau. »

Dès lors, l'eau du bassin cessait d'être vulgaire.

Tout cela est merveilleux, très poétique, très chaste, malheureusement dénué de vérité.

La plupart des clients de sainte Diétrine, sans rien croire du récit par trop étrange de la tradition, s'ima-

ginaient au moins que sainte Diétrine était une sainte de l'Église universelle, sans s'informer ni de son siècle ni de son pays, et l'invoquaient de bonne foi, soit chez eux, soit à la fontaine des diètres, et, je le répète, ce culte subsista avec ténacité jusque vers 1865. On s'occupait peu s'il était liturgique ou non. Le remède offert aux maladies cutanées se trouvait si près, si bon marché ! on en disait tant de bien ! on pouvait en essayer et l'on essayait, sans s'occuper du jugement des pasteurs.

Mais, peu après 1860, par suite de plus d'hygiène dans les vêtements, dans les purifications corporelles, dans le régime, dans les habitations ; par suite aussi de plus de rapports avec les médecins et de plus de science et d'énergie dans les traitements, les affections cutanées reculèrent, comme plusieurs maladies épidémiques de sinistre mémoire, sauf la grippe qui semble progresser. Alors, la dévotion à sainte Diétrine baissa peu à peu et sa fontaine aujourd'hui voit des curieux au lieu de pèlerins.

5. *Guérisons.* — C'est un fait certain, vivant dans la mémoire de tous les vieillards, que beaucoup de petits pèlerinages se sont effectués à la fontaine du Réchat ; mais, en somme, a-t-on compté des guérisons ? Oui, répondent invariablement tous les anciens. Ils citent parmi les guéris depuis une soixantaine d'années : Catherine Drahin, femme Commaille, de Ruissotte ; une femme de Tharoiseau, X... ; un nommé Barbier, de Menades ; Jean, fils de Thomas Lairaudat, du Petit-Ruissotte, et encore existant, etc.

Si la guérison fut réelle et non apparente seulement, comme par exemple si la maladie touchait d'elle-

même à sa fin, elle ne peut être attribuée qu'à une cause physique, morale, ou surnaturelle ; à la rigueur, chacune de ces causes est possible en soi.

La cause physique a pu agir en vertu des feuilles de chênes en solution dans le bassin. La morale, en vertu du pouvoir de l'auto-suggestion, laquelle, en certains cas, tantôt aggrave les maladies, comme chez le malade imaginaire, tantôt parvient à les dissiper, à les vaincre. La surnaturelle, parce que Dieu reste maître chez lui et peut récompenser la ferveur par des moyens supranaturels ou naturels, mais jusqu'ici inexplicables. Après tout, si les pèlerins de Vaupitre erraient dans les détails, ils ne se trompaient point dans la croyance à l'utilité de la prière, et si sainte Diétrine n'a point existé, l'archétype de toute sainteté existe : il suffit.

6. *Rites.* — Voici maintenant comme on procédait dans les pèlerinages privés, à la fontaine des diètres et accomplis par des étrangers au pays. Pour la découverte de l'endroit et l'emploi des cérémonies, on avait soin de s'adresser à une conductrice de Vaupitre ou de l'un des Ruissottes.

J'ai eu la bonne fortune de recueillir de ses propres lèvres les dépositions de celle qu'on peut appeler la dernière prêtresse du culte de sainte Diétrine en nos parages. Elle s'appelait *Edmée Commaille*, brave femme s'il en fût, épouse d'Edme Seuvre, du Petit-Ruissotte, décédée en 1904, à l'âge de 76 ans. Elle avait succédé dans son petit sacerdoce, demi-gaulois, à *Marie Dizien*, du Meix, sa belle-mère ; l'une et l'autre de bonne foi et n'aspirant qu'à rendre service.

« En se dirigeant vers le bois du Réchat, les péle-



« rins parlaient peu, par esprit de recueillement.  
« S'ils étaient à jeun, leur démarche se trouvait encore  
« plus méritoire et plus puissante. Chemin faisant,  
« on récitait des Pater, des Ave, le chapelet. Une fois  
« devant la roche mystérieuse, Edmée Seuvre se  
« mettait en devoir d'allumer un cierge, de réciter à  
« genoux de nouvelles prières, des invocations tou-  
« chantes à Dieu et aux saints, basées sur les néces-  
« sités des clients et confidentiellement révélées durant  
« le trajet. Les pèlerins puisaient de l'eau dans la  
« vasque pour s'en laver plusieurs fois à l'aide d'un  
« linge détrempe, ou bien en emporter dans une  
« bouteille, pour eux ou pour d'autres. Mais les  
« commissions ne valaient jamais les voyages per-  
« sonnels. La cérémonie terminée par la recomman-  
« dation d'une neuvaine à effectuer, quelques sous  
« étaient laissés par les visiteurs sur les bords de la  
« pierre, comme offrande à sainte Diétrine, et l'on  
« repartait avec l'espérance. Ceux qui avaient été  
« guéris dans leur jeunesse ne manquaient pas de  
« revenir dans la vieillesse, par reconnaissance, et  
« ordinairement avec d'autres malades. »

Quand des personnes bien intentionnées trouvaient la petite offrande, elles se faisaient un point de conscience de la remettre aux premiers pauvres rencontrés. Mais, dans les derniers temps, l'offrande n'allait plus guère aux indigents. Le garde de Vauptre, *Jean Guyard*, de qui je tiens ces détails, avait soin, dès qu'il apercevait un petit cortège de pèlerins, de se diriger lui-même vers la fontaine, de se rapprocher discrètement, et dès la disparition des voyageurs, de mettre la main sur la petite aumône. Il s'estimait, non sans droit, le grand prêtre de sainte

Diétrine, puisqu'il en gardait le temple ou le bois et remettait de l'eau dans le bassin, quand elle venait à trop baisser. Mais l'aubaine lui était rarement dévolue. Des petits bouviers espiègles, agiles, apercevaient mieux que tout autre la marche d'un pieux pèlerinage, gagnaient furtivement les abords de la roche et supplantaient presque toujours le vieux garde. Eux, ils s'estimaient les enfants de chœur de ce culte semi-druidique. Le bon vieillard souriait au souvenir de ces espiègeries d'enfants, qui lui rappelaient des jours plus jeunes et moins soucieux.

CONCLUSION. — Jadis, la fontaine de sainte Diétrine de Vaupitre ralliait les darteux de *Tharoiseau* à *Rouvray*, de *Magny* aux derniers hameaux de *Quarré*. Maintenant, elle ne reçoit plus la visite que de rares touristes et d'enfants du pays, piqués de curiosité par les narrations paternelles. En face du vieux monolithe désaffecté, de la fontaine délaissée, de grandes herbes qui en obstruent les abords, l'esprit se remplit de contrastes, embrasse dans une intuition plusieurs fois millénaire, les visites et les rites des pasteurs celtes, les cérémonies des druides farouches, les pèlerinages et les supplications de nombreux chrétiens, jusqu'aux approches du xx<sup>e</sup> siècle, l'invincible croyance de tous au surnaturel, et se console de la disparition d'un culte populaire assez mal fondé, par la foi aux dogmes catholiques, autrement vrais, solides et importants.

TISSIER,

Curé de Saint-Germain-des-Champs.